

1

Quand Sibylle vit son fils entraîné de force sur le siège passager de la voiture inconnue, elle se figea, persuadée un instant que son cœur allait s'arrêter de battre. Elle entendit le cri étouffé que poussa Lukas, puis vit un bras tatoué surgir de l'intérieur du véhicule pour refermer sèchement la portière. Elle nota que le tatouage bleuté parcourait tout l'avant-bras et se terminait sur le dos de la main. Quand, une poignée de secondes plus tard, la voiture démarra dans un crissement de pneus, sa paralysie se dissipa enfin et elle se mit à courir en hurlant.

Le pare-brise arrière rapetissa à toute vitesse. Les poumons brûlants, elle aspirait l'air par saccades, sentant qu'elle ne faisait pas arriver assez d'oxygène dans sa cage thoracique. Devant elle, la rue s'étira en stries indistinctes pour finir par disparaître dans un chaos dénué de contour. Elle s'essuya rapidement les yeux du bras puis se concentra sur le rythme de ses jambes. Quelques secondes plus tard, la voiture disparut à un croisement, son enfant à bord.

— Lukas...

Sibylle s'arrêta. Des tiraillements désagréables la lançaient à la tête, à la poitrine, partout. Dans ses poumons, la sensation de brûlure avait disparu, de même que la douleur dans ses jambes.

D'un coup, tout lui parut étrangement irréel. Ses sens furent arrachés à cette horrible scène, comme tirés en arrière par un long élastique tendu à craquer, et flottèrent un instant dans un monde intermédiaire entre rêve et réalité.

Désorientée, Sibylle ouvrit les yeux et secoua la tête pour ranimer son esprit engourdi. Elle était allongée dans une pièce sombre baignée d'une lueur verdâtre.

Un rêve. Rien qu'un rêve. Cette constatation ne lui apporta toutefois qu'un soulagement hésitant, car la sourde sensation de peur n'avait pas encore complètement desserré ses griffes. De plus, elle ignorait où elle se trouvait.

Elle tourna la tête de côté et aperçut deux moniteurs montés sur un support à côté du lit d'hôpital sur lequel elle était allongée. Des points clairs parcouraient nerveusement de droite à gauche le fond vert des écrans, traînant derrière eux des sillons, comme de petites comètes. Un câble épais émergeait de chacun des appareils; au bout de quelques centimètres, les câbles se divisaient en innombrables fils qui disparaissaient directement sous sa couverture, à la hauteur de son buste. Elle leva la tête et perçut de nouveau le tiraillement qui l'avait réveillée. En se tâtant le cuir chevelu d'un geste prudent, elle constata que certains des fils issus des câbles y étaient fixés. Une main invisible se posa sur sa gorge et serra. Elle eut soudain du mal à respirer. Quand une panique diffuse vint effleurer la surface de sa conscience, elle referma les yeux et se concentra pour respirer régulièrement, suivre en pensée l'air qui circulait dans ses poumons, sentir l'oxygène apporter calme et force à son corps.

La pression exercée sur sa gorge se relâcha un peu. *Pourquoi suis-je à l'hôpital? Des appareils de monitoring... Pourquoi... Comment est-ce que je suis... Et pourquoi? Et... Lukas, où est Lukas? Est-ce qu'il va bien?* Elle espérait vivement qu'il était à la maison avec son

père, quelle que soit la raison pour laquelle elle-même se trouvait ici.

Un accident. Elle avait forcément eu un accident, c'était la seule explication possible.

Sibylle se redressa prudemment ; tel un serpent mince et froid, un des câbles glissa sur la peau nue de son dos, là où la chemise d'hôpital ne la couvrait pas complètement. Elle frissonna à cette sensation désagréable et repoussa le drap blanc. Ses jambes étaient nues, sans blessure visible. Elle remua les orteils et les pieds, replia les jambes vers elle et les tendit de nouveau. Elle souleva la tunique de lin, observa ses seins, petits et nus, puis les ventouses disposées en dessous et reliées à quatre minces câbles. Là non plus, aucune blessure. Le slip qu'elle portait était d'un blanc immaculé. Après s'être précautionneusement effleuré le visage du bout des doigts sans rien y découvrir d'inhabituel, elle se laissa retomber sur son oreiller d'un mouvement lent.

Bon, Sibylle, pas de panique, surtout. Quoi qu'il te soit arrivé, tu as apparemment survécu sans blessure grave.

Mais qu'est-ce que... ? Son affreux rêve lui revint en mémoire, et un éclair brûlant lui traversa aussitôt le corps. Et si ce n'était pas un rêve, après tout ? S'était-elle effondrée d'épuisement après avoir poursuivi au pas de course la voiture dans laquelle le type tatoué avait emmené son fils ?

Elle rouvrit les yeux. En quelques secondes, son front se couvrit de sueur. La panique qui s'était annoncée peu avant débarquait maintenant à grands pas.

Réfléchis, Sibylle, réfléchis. Est-ce possible ?

Il fallait qu'elle se reprenne et se souvienne de détails, mais les images restaient floues, fragmentées. Et puis il y avait encore autre chose, quelque chose qui jouait des coudes dans sa mémoire pour se frayer un passage vers l'avant.

Le regard fixé au plafond, que le reflet verdâtre des moniteurs couvrait d'une lueur phosphorescente, elle tenta de se concentrer sur la dernière chose qu'elle avait faite avant de s'éveiller dans cette chambre. *J'ai...* Elle perçut un souvenir, à portée de main, qui n'avait rien à voir avec Lukas.

Sibylle referma les yeux et, enfin, les premières scènes défilèrent sous ses paupières, encore confuses, trop rapides pour qu'elle puisse s'attarder sur une seule d'entre elles. Puis, peu à peu, des fragments identifiables se cristallisèrent et finirent par s'aligner pour former une séquence.

C'est le soir. J'ai mangé au restaurant grec de Prüfening avec Elke et je rentre à pied à la maison. Il est presque minuit et il fait encore très doux, au moins 20 degrés. Elke m'a proposé de me ramener chez moi en voiture, mais j'ai préféré marcher. Elle cligna des yeux. Le raccourci, par le petit parc... Des haies très hautes. La faible lumière laiteuse qui tombe du croissant de lune à travers les minces nuages transforme ces haies en murs d'un noir de jais. J'entends des pas sur le gravier derrière moi... Je me retourne...

Sibylle essaya désespérément de s'accrocher à son souvenir et son souffle s'accéléra. Elle s'entendit gémir et rouvrit les yeux en grand.

Que s'était-il passé dans le parc? Avait-elle été agressée? L'avait-on peut-être même...? Elle plongea la main sous son drap d'un mouvement hâtif, frôla son ventre plat et glissa les doigts plus bas, là où elle aurait mal au cas où...

Tout lui parut indemne.

En ressortant les doigts de sous la couverture, elle ressentit une douleur perçante causée par le frottement du drap. Sur le dos de sa main, elle découvrit un hématome presque rond, au centre marqué d'un petit point sombre, sans doute dû à une perfusion mal appliquée.

Elle était donc dans un hôpital, sans blessure apparente, et avait manifestement subi une perfusion. Personne n'était là pour répondre à ses questions, pas même Johannes. Mais au fait, si elle avait été agressée ou victime d'un accident, pourquoi Hannes n'était-il pas à son chevet, inquiet, au cas où elle se révei... *Parce qu'il doit s'occuper de Lukas. Lukas.*

Mais où étaient les médecins et infirmières qui s'occupaient d'elle? Et quelle heure pouvait-il bien être?

La sonnette. Tout lit d'hôpital est équipé d'une sonnette. Elle chercha dessous, au-dessus et sur les côtés un bouton, ou quoi que ce soit qui évoquerait un tel dispositif. Ne trouvant rien, elle se renfonça dans son oreiller.

Où était-elle donc? En voilà une chambre d'hôpital bizarre! Pas de fenêtre, pas de moyen pour le patient de se faire remarquer?

Comme dans une tombe, se dit-elle avant de pousser un gémissement qui lui sembla bien trop bruyant. Sur sa gorge, la main imaginaire se resserra, et, cette fois-ci, elle ne plaisantait plus. L'air que Sibylle inspirait à goulées courtes et hâtives n'atteignait plus ses poumons. Prise d'une impulsion, elle faillit bondir sur ses pieds et tout arracher de son corps, se libérer de tout ce poids dans l'espoir de pouvoir enfin respirer de nouveau. *Il faut que je...* Le bruit d'une porte s'ouvrant la poussa à faire volte-face, effrayée. Sur le côté droit de la pièce, une silhouette sombre se dessinait dans un flot de lumière. L'apparition avait un air fantomatique, comme une ombre chinoise, mais, au moins, elle n'était plus seule. La pression sur sa gorge s'affaiblit, la sensation d'étouffement s'apaisa.

— Ah, vous voilà réveillée, formidable, dit une voix d'homme profonde, agréable, tandis que la silhouette noire se mettait en mouvement.

Deux secondes plus tard, Sibylle, le cœur battant, distingua le visage mince surmonté d'une masse de cheveux

noirs d'un homme d'une cinquantaine d'années. Il lui sourit.

La silhouette presque frêle, qui n'allait pas vraiment avec la voix sonore, était vêtue d'une blouse blanche de médecin trop grande d'au moins deux tailles. Les coutures des épaules lui pendaient jusqu'au milieu des bras, les manches étaient retroussées plusieurs fois. Le pavillon d'un stéthoscope pendait de sa poche. Sur sa poitrine, un badge portait l'inscription «Docteur E. Muhlhaus».

L'homme s'arrêta et observa Sibylle avec intérêt, comme s'il attendait une réaction de sa part.

— Où... où suis-je? Que s'est-il passé? demanda-t-elle. Sa propre voix lui parut fragile, brisée.

Le sourire de l'homme s'élargit.

— À l'hôpital. Vous venez d'émerger d'une longue période d'inconscience. Je vais tout vous expliquer dans un instant, mais il est important que vous répondiez d'abord à quelques questions.

Sibylle secoua la tête autant que les câbles le lui permettaient.

— Non, s'il vous plaît, dites-moi ce qui m'arrive. Que s'est-il passé?

Des doigts frêles se posèrent prudemment sur la main meurtrie de Sibylle.

— Dans une minute. D'abord, il faut que vous répondiez à mes questions. S'il vous plaît.

Elle laissa retomber la tête sur son oreiller et fixa le plafond des yeux.

— Bon, d'accord. Allez-y.

— Pouvez-vous me donner votre nom?

— Sibylle Aurich.

— Où habitez-vous?

— À Prüfening.

Muhlhaus hochla la tête, toujours souriant.

— Regardez-moi attentivement. Me connaissez-vous?

Elle le scruta.

— Non, pas que je sache. Qu'est-ce que ça veut dire? Je devrais vous connaître?

Il secoua la tête.

— Non, madame Aurich, il est très improbable que vous me connaissiez. Je suis le médecin-chef de cette clinique et j'essaie juste, par ces questions, de m'assurer que vous allez bien. Ce qui semble être le cas.

— Je ne vais pas bien du tout, rétorqua Sibylle en remarquant que sa voix était stridente. Je viens de me réveiller dans cette pièce sombre, sans fenêtre, et je ne sais toujours pas pourquoi. Je... je suis câblée comme un ordinateur, il n'y a même pas de sonnette, et... Bon sang, mais dites-moi enfin ce qui m'est arrivé!

Elle ne put retenir ses larmes.

Le docteur Muhlhaus hocha la tête d'un air compréhensif et leva la main.

— Madame Aurich, quelle est la dernière chose dont vous vous souvenez?

Sanglotante, elle lui raconta la soirée au restaurant grec et son trajet à travers le parc. Quand elle eut terminé son récit, Muhlhaus eut l'air satisfait. Il tira à lui une chaise restée jusque-là hors de la vue de Sibylle et s'assit.

— Dans le parc, quelqu'un vous a donné un coup à la tête avec un objet contondant et vous a dévalisée, déclara-t-il.

En voyant Sibylle sursauter, il ajouta rapidement :

— Vous n'avez pas été violée. Mais le coup sur la tête a été si brutal que vous êtes restée sans connaissance pendant une longue période, vous avez...

— Combien de temps? l'interrompit-elle.

Il scruta ses mains aux ongles manucurés avant de relever les yeux vers elle.

— Très longtemps, madame Aurich. Presque deux mois.

Tandis qu'il prononçait ces mots, son expression se transforma ; il la regardait à présent d'un air critique, comme un chercheur guettant la réaction d'un cobaye auquel il vient de faire une injection.

Il sembla à Sibylle que son lit se mettait à tanguer. Elle se plaqua une main sur la bouche et murmura :

— Deux mois? Oh, mon Dieu...

Le docteur Muhlhaus resta assis près d'elle, silencieux et presque immobile, tandis qu'elle s'efforçait de se ressaisir. Elle était restée dans le coma huit semaines? Que pouvait-il se passer, en huit semaines? *Et comment allait...*

— Où est mon fils? Est-il avec mon mari? Il va bien? Et Johannes?

L'expression du médecin changea d'un coup et Sibylle sentit son estomac se nouer.

— Que leur est-il arrivé? Pourquoi est-ce que vous me regardez si bizarrement? Il est arrivé quelque chose à Lukas?

Muhlhaus enfonça les mains dans les poches de sa blouse ouverte, qui pendait presque jusque par terre des deux côtés de sa chaise, et pencha la tête de côté.

— Parlez-moi de votre fils, exigea-t-il sur un ton qui déplut fortement à Sibylle.

On aurait dit un père parlant à un jeune enfant pour le consoler. *Ou un psychiatre s'adressant à une patiente.*

Elle s'assit brusquement dans le lit ; quelques câbles se détachèrent de son crâne, et la substance qui les avait retenus à sa peau se répandit en miettes sur la couverture. Elle s'arracha aussi quelques cheveux dans le mouvement, mais elle ignore cette brève douleur, tout comme le regard surpris du médecin.

— Pourquoi est-ce que vous ne répondez pas à ma question? Il est arrivé quelque chose à mon fils?

Tandis que le cœur de Sibylle battait la chamade, Muhlhaus sembla réfléchir à ce qu'il pouvait lui révéler. Enfin, il dit, toujours de cette voix de psychiatre :

— Madame Aurich, vous devez être patiente. Ce coup sur la tête, et ce long coma... Il se peut que vous soyez encore assez souvent perturbée. Mais avec le temps...

— Mais qu'est-ce que vous racontez, bon sang, et pourquoi vous ne répondez à aucune de mes questions?

Après l'avoir interrompu, elle craignit un instant que, si elle se mettait encore plus en colère, il ne lui dise plus rien du tout. Elle ferma les yeux, inspira profondément et joignit les mains comme pour prier, puis reprit d'une voix douce :

— S'il vous plaît. S'il vous plaît, dites-moi maintenant si mon fils va bien.

Muhlhaus se pencha vers elle et posa une main sur la sienne.

— Madame Aurich, je ne peux pas vous dire pourquoi... enfin, d'où vous viennent ces idées. Peut-être ont-elles été provoquées par le coup que vous avez reçu sur la tête, mais... madame Aurich, vous faites erreur. Vous n'avez pas de fils.

Elle le dévisagea tandis que sa raison tentait à la fois de saisir ce qu'elle venait d'entendre et de le rejeter. Les secondes passèrent et perdirent toute valeur. Elle ignorait combien de temps ils restèrent ainsi, face à face, jusqu'à ce que son bon sens lui propose enfin une explication acceptable à cette situation incompréhensible.

— Docteur, je ne sais pas d'où vous tenez vos renseignements sur mon compte, mais ils sont manifestement incomplets. Mon fils s'appelle Lukas et il a six ans. En fait, si je suis vraiment restée dans le coma aussi longtemps que vous le dites, il en a même sept, aujourd'hui. Il est né le 19 août 2001 à... (Elle s'interrompt un instant avant de reprendre ; tout lui paraissait si étrange.)... à Munich, à la clinique Rechts-der-Isar. Le gynécologue s'appelait le docteur Blesius. À l'époque, on habitait dans le quartier de Bogenhausen, dans un appartement en location.

Quand elle évoqua leur ancien logement, une curieuse sensation s'empara d'elle. Presque comme si elle venait d'énoncer quelque chose qu'elle n'avait en fait pas voulu dire. Elle secoua la tête dans l'espoir de chasser cette troublante impression et releva les yeux vers le médecin, toujours assis, muet, près de son lit. *Qu'est-ce que j'ai... ? Où est-ce qu'on habitait ?* Elle n'arrivait pas à se souvenir. *Ce coup sur la tête...* Mais peu importait.

— Ça vous suffit, docteur Muhlhaus, ou voulez-vous en entendre davantage ? Pensez-vous que je viens d'inventer tout ça, à cet instant même ?

Muhlhaus branla de la tête et dévoila d'un sourire maladroït une rangée de dents bien entretenues.

— Non, non, madame Aurich, je suis certain que vous considérez comme réel ce que vous venez de me raconter. Mais cela ne change rien au fait que tout cela est le résultat du coup qui a affecté votre cerveau. Vous savez... (Il toussota)... le cerveau humain est capable de choses extraordinaires, mais les tours qu'il peut nous jouer quand il est bouleversé le sont tout autant. Et plus tôt vous accepterez cela, plus grandes seront vos chances de vite retrouver complètement la santé. Vous ne devez surtout pas...

Sans un mot, Sibylle repoussa la couverture et souleva sa mince chemise de nuit. Elle se moquait bien que le docteur voie ses seins. En quelques gestes vifs, elle arracha tous les câbles reliés à son corps ; leurs ventouses laissèrent des marques rouges sur sa peau. Le docteur Muhlhaus ne réagit pas, mais, sur les moniteurs, les points clairs se lancèrent dans une danse frénétique accompagnée d'un sifflement aigu et pénétrant. Quand Sibylle passa les jambes au-dessus du bord du lit, Muhlhaus passa sans hâte de l'autre côté et éteignit les appareils en quelques gestes routiniers. Aussitôt, la lueur verdâtre s'éteignit, et la pièce ne fut plus éclairée que par la lumière

venant du couloir ainsi que par une petite lampe murale fixée derrière la tête du lit.

— Maintenant, je vais m’habiller et sortir de cet hôpital bizarre, annonça Sibylle en tentant de ne pas trahir sa peur et de s’exprimer d’un ton résolu. Avez-vous déjà prévenu mon mari de mon réveil? Ou voulez-vous aussi me faire croire que je ne suis pas mariée? Et la police? Est-ce que la police ne devrait pas venir me poser des questions?

— Nous... nous allons évidemment appeler votre mari pour lui dire que vous avez repris conscience, madame Aurich. Et la police aussi – dès que j’estimerai que vous êtes en état d’être interrogée.

— Je me sens bien, et je veux voir mon fils.

La tranquillité presque provocante affichée jusque-là par le docteur Muhlhaus se dissipa peu à peu.

— Il vous faut avant tout une chose, le calme absolu, dit-il d’un ton nettement plus tranchant.

Et, avant que Sibylle ait pu répondre quoi que ce soit, il fit demi-tour et sortit de la pièce.

Il fallut un certain temps à ses yeux pour s’habituer à la faible lumière de la petite lampe. Elle ne distinguait presque rien à la surface des murs, mais il devait forcément y avoir un interrupteur près de la porte. Elle se mit en mouvement avec détermination puis s’arrêta au bout de deux pas. *Huit semaines de coma...* Comment se pouvait-il qu’elle soit capable de se lever sans aucune difficulté et de marcher normalement, comme si elle s’était allongée à peine quelques heures plus tôt? *Il faut que je sorte d’ici.* Peut-être n’allaient-ils pas du tout appeler Johannes, et il n’apprendrait pas qu’elle était éveillée et en forme. *À supposer qu’il sache même où je suis.*

Elle atteignit la porte en deux grands pas et chercha à tâtons un interrupteur des deux côtés du battant. En vain. Elle tenta alors de trouver la poignée, mais ses doigts ne rencontrèrent que le renforcement étroit et allongé d’un

cylindre à barillet. Elle baissa les bras et appuya le front contre la surface lisse et froide de la porte.

Enfermée. Depuis que Sibylle s'était réveillée dans cette pièce, sa vie ne semblait plus faite que de bizarreries. Ce docteur, ce prétendu coma long de semaines entières, cette chambre d'hôpital obscure dont elle était captive...

L'avait-on enlevée et assommée de drogues avant de l'enfermer dans cette pièce? Cela aurait aussi pu expliquer l'hématome sur le dos de sa main. Mais à quoi servaient ces moniteurs auxquels elle avait été reliée? Et que signifiait cette blague macabre à propos de Lukas, son fils prétendument imaginaire? Sibylle releva la tête et fixa la surface sombre de la porte sans poignée.

Lukas! Il fallait qu'elle le rejoigne, tout de suite. Subitement, toute sa résignation s'envola. Elle serra les poings et se mit à cogner contre la porte aussi fort qu'elle le put, mais le bois épais assourdit presque complètement le bruit de ses coups. Elle n'entendait qu'un son mat. Pourtant, elle continua en hurlant de toutes ses forces. Après avoir frappé le battant un nombre incalculable de fois, elle abaissa ses mains douloureuses, fit demi-tour et s'y adossa, haletante. Doucement, elle se laissa glisser jusqu'au sol, où elle s'assit.

— Lukas, murmura-t-elle, les larmes aux yeux. Lukas...